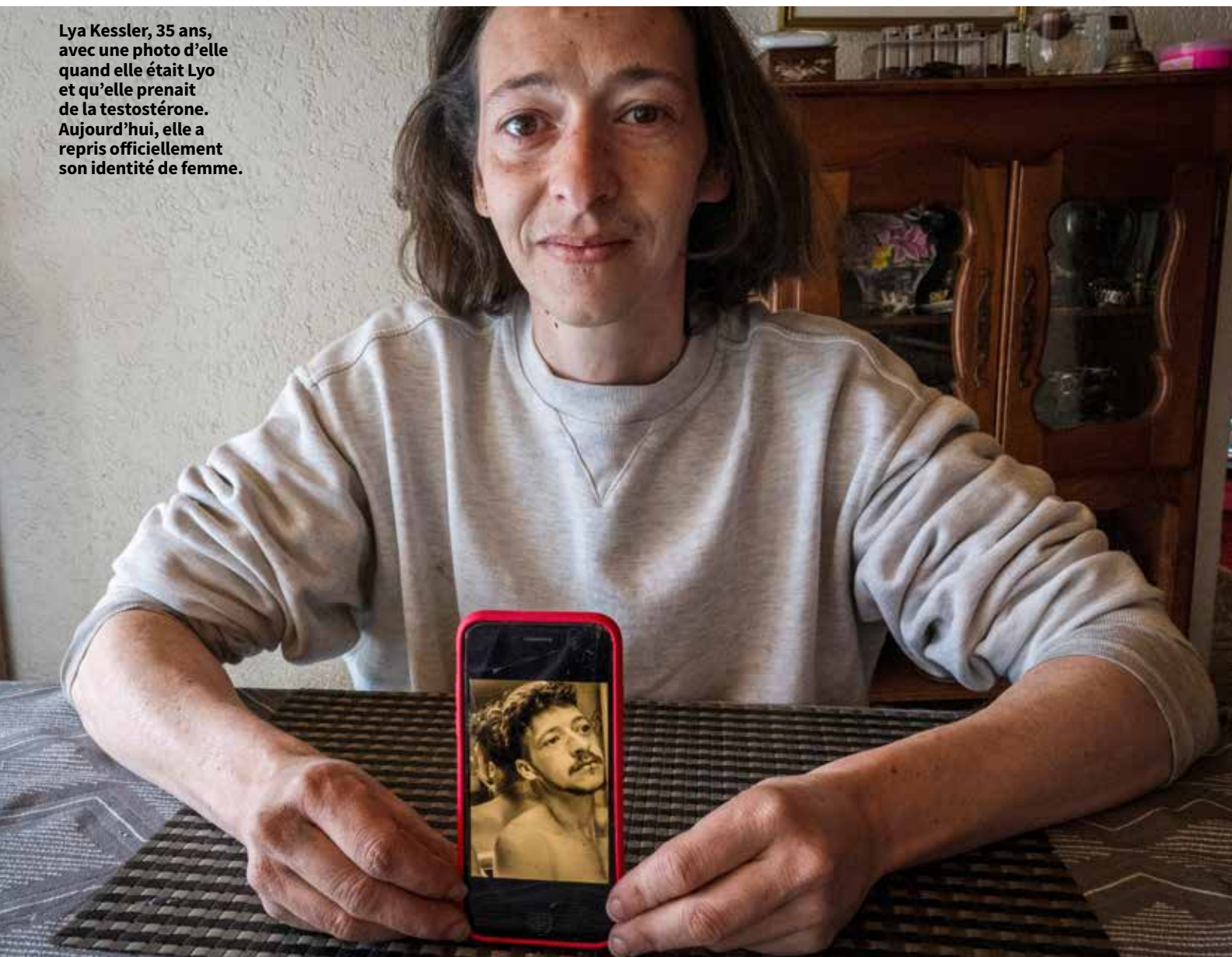


Lya Kessler, 35 ans, avec une photo d'elle quand elle était Lyo et qu'elle prenait de la testostérone. Aujourd'hui, elle a repris officiellement son identité de femme.



Ils regrettent leur *transition* de genre

Chris/Nadia et **Lya** font partie de la minorité de personnes qui **regrettent leur transition** de genre et veulent témoigner à visage découvert dans un souci de prévention. Tous deux sont persuadés qu'avec un encadrement psychologique digne de ce nom à l'époque de leur mal-être, ils n'auraient pas franchi le pas. TEXTE PATRICK BAUMANN - PHOTOS MATTHIEU ZELLWEGER



Chris/Nadia Brönimann, 55 ans, avec une photo de lui enfant quand il était Christian. Il a subi 16 opérations chirurgicales durant deux ans pour devenir Nadia.

Chris/Nadia et Lya font partie des huit personnes photographiées par Matthieu Zellweger dans le cadre d'un travail sur les individus en détransition. Certes, leur nombre est minoritaire, les transitions permettent dans bien des cas de sauver des vies, mais c'est néanmoins une parole à entendre.

En Suisse, le nombre d'opérations en réassignation sexuelle a fortement augmenté: 248 en 2019, 525 en 2022 selon l'Office fédéral de la statistique. En 2023, les changements d'état civil inscrits dans le registre de l'état civil concernaient en majorité des jeunes entre 15 et 24 ans.



Chris/Nadia, qui a travaillé dans l'hôtellerie et la mode, se faisait un point d'honneur à ce que Nadia ait un look soigné et hyper-féminin. «A l'intérieur, c'était le chaos dans ma tête. Je n'ai jamais pu avoir une vie de femme sur le plan sexuel», reconnaît l'habitant de Lachen, au bord du lac de Zurich.



CHRIS/NADIA BRÖNIMANN 55 ans, Lachen (SZ)

«Je ne jette pas Nadia, mais je laisse de plus en plus de place à Chris»

Faut-il l'appeler Nadia ou Chris? «Si je connais la personne depuis des années, ce sera encore Nadia; pour les nouvelles connaissances, je préfère Chris.» Chris, diminutif de Christian, le prénom qui lui a été donné à sa naissance, il y a cinquante-cinq ans, en Allemagne. Très jeune, Chris Brönimann a choisi de devenir Nadia, se faisant opérer à Zurich en 1998. «Seize opérations sur deux ans. Un parcours médical difficile», relate ce Suisse alémanique très connu outre-Sarine. Il a déjà publié deux livres et le troisième est en préparation. «Dès le début, les complications sont arrivées. Mon vagin artificiel ne tenait pas. Il y a eu des atteintes à mon côlon et je me suis retrouvé aux soins intensifs. J'ai mis plusieurs années à accepter que ce vagin ne soit jamais fonctionnel. En 2010, je suis allé voir un des meilleurs spécialistes en Thaïlande, qui m'a dit qu'on ne pouvait plus rien faire, que c'était trop abîmé! J'étais brisé psychologiquement et corporellement.»

Ce n'est pas uniquement pour ce changement de sexe problématique médicalement parlant que Chris milite. Il est heureux quand ça se passe bien pour les autres, mais s'insurge sur le fait qu'on l'autorise trop facilement. Il reste persuadé qu'avec un bon suivi psychothérapeutique il serait certainement resté un garçon. Certes, il a été mal dans sa peau durant toute son enfance, lui qui a été adopté à l'âge de 7 ans par un couple suisse. «Depuis tout petit, je ne me sentais pas à l'aise dans mon corps de garçon. Ma mère était très féminine, c'était mon modèle, je voulais lui plaire, je m'inventais des scénarios fantasmatiques dans la peau d'une femme. A 25 ans, j'ai décidé de me faire opérer mais, aujourd'hui, je pense que je n'étais pas une

personne trans. Mes problèmes étaient liés à mon abandon, à mon besoin viscéral d'être aimé par ma mère.»

Chris évoque ce suivi psychiatrique de deux ans qui était imposé aux personnes qui voulaient changer de sexe, tout comme l'obligation de s'habiller en femme pendant au moins un an. Une médecin ayant elle-même transitionné lui a permis de déroger à cette règle. «Je suis sûr que je serais resté un garçon si on s'était penché sur mon cas de façon plus soutenue en essayant de comprendre ma motivation.»

Devenu Nadia, Chris a tenté d'aller de l'avant et d'accepter. Deux longues relations amoureuses, mais le fait de ne pouvoir avoir la vie sexuelle d'une femme a miné ses relations. «J'ai construit à l'extérieur une image de femme parfaite, élégante, féminine, d'autant plus que je travaillais dans le secteur de la mode et de l'hôtellerie. La seule chose qui comptait, c'était l'apparence extérieure, mais, à l'intérieur de mon âme, c'était le chaos en permanence.»

La détransition de Chris/Nadia a commencé petit à petit il y a quatre ans. Comme si Christian, «toujours gardé quelque part au fond de moi», se rappelait à son bon souvenir. «J'ai commencé à avoir des attaques de panique. Des rêves récurrents où j'étouffais. En avril 2024, j'ai coupé mes cheveux et j'ai posté ma photo sur Instagram. Je sais que je ne pourrai jamais revenir en arrière, détransitionner ne veut pas dire que je vais me faire réopérer, c'est irréversible, et puis j'ai vécu près de trente ans dans la peau de Nadia, je ne vais pas la jeter à la poubelle comme ça, mais je vais laisser de plus en plus de place à Chris.» A un enfant qui lui demande s'il est un homme ou une femme, il répond: «Je suis un être humain!» ●

LYA KESSLER 35 ans, Vétroz (VS)

«On ne peut pas changer de sexe»

C'est une femme en colère qui parle. En colère contre elle pour s'être laissé mutiler, en colère contre le corps médical qui a autorisé trop vite une transition irréversible. Lya a vécu pendant dix ans dans la peau d'un homme. Elle a de nouveau changé son état civil l'an passé pour redevenir la femme qu'elle dit avoir toujours été. «Je suis une femme, je reste une femme, qui a passé par un certain parcours. On ne peut pas changer de sexe.»

La Valaisanne, qui fut championne d'équitation très jeune, dit n'avoir jamais voulu être vraiment un garçon, mais ne voulait pas être une fille non plus. «A 3 ans déjà, je refusais de m'habiller en fille», se souvient cette femme au look androgyne et à la voix de jeune homme après avoir pendant dix ans subi des injections de testostérone. «Malheureusement, ma transition est irréversible. Ma vie tourne désormais autour de cette erreur. Je ne vais pas me faire poser des seins, ma voix ne va pas changer et je dois faire avec le fait qu'on m'appelle tantôt «Monsieur» ou «Madame» dans un magasin», murmure cette éducatrice canine qui cite facilement Beauvoir et Cyrulnik dans la conversation.

A l'adolescence, Lya multiplie les expériences sexuelles avec des filles, mais se rend compte que le mal-être persiste. «Je détestais mon corps, j'avais scotché

mes seins, même si je ne me sentais pas un homme pour autant.» En 2013, la rencontre avec un homme est un déclic. Lya pense que la transition est le remède. Ablation des seins dans un premier temps, puis ce sera l'utérus et ses ovaires. Avec au final un mal-être qui persiste et des pensées suicidaires. «Je n'ai eu aucun suivi psychothérapeutique, la consultation chez le gynéco a duré vingt minutes, au bout desquelles j'ai juste signé un papier.» Aujourd'hui elle l'affirme: «Je sais que je n'ai jamais été trans.» Et met en avant son âge, son mal-être de l'époque et surtout le manque de garde-fous que la médecine aurait dû lui opposer avant de la laisser s'engager dans une opération irréversible. «J'avais besoin avant tout qu'on m'aide à me réconcilier avec moi-même», affirme-t-elle.

Si elle témoigne aujourd'hui, c'est pour mettre en garde. La jeune femme s'emporte. «C'est dingue que l'on puisse faire ça à des enfants. Il faut parler de ce problème, il doit y avoir un discours collectif sur ce sujet.» Lya sait que ses positions radicales – «la transition n'existe pas, c'est un leurre» – ne vont pas lui valoir que des amis. Elle persiste et signe: «Je reste une femme, même sans seins, sans utérus ni ovaires et avec l'obligation de me raser. Et même si pour moi, c'est foutu, je vais continuer à me battre pour qu'on arrête de mutiler les enfants et les jeunes.» ●

Lya a développé depuis l'enfance un contact privilégié avec les animaux. L'éducatrice canine qu'elle est aujourd'hui a fait de la compétition équestre quand elle était plus jeune et possède encore des chevaux. «A l'époque, je me souviens que je ne voulais pas être une fille, mais je n'ai jamais voulu être un garçon!»



«Nous ne sommes pas là pour exercer la moindre influence»

Epicène est une association créée en 2018 qui accueille toute personne en questionnement sur son genre et, depuis sa création, les personnes qui ont bénéficié de son soutien, que ce soit psychologique, en matière de conseil médical ou juridique, étaient âgées de 4 à 70 ans. Selon une étude canadienne, entre 3 et 5% de personnes regretteraient à ce jour leur transition, explique Lynn Bertholet, présidente de l'association. «La médecine n'est pas infaillible et le champ de la recherche dans ce domaine est encore nouveau», assure-t-elle, réfutant certaines critiques qui mettent en cause un militantisme appuyé d'associations en faveur d'un passage à l'acte, relevant néanmoins, notamment pour les jeunes, la nécessité d'un accompagnement psychologique rigoureux et en aucun cas de précipitation. «Nous ne défendons pas une cause, estime Lynn Bertholet, nous prenons le temps d'accompagner les gens dans leur questionnement. Nous avons accueilli une personne qui regrettait sa transition et nous soutenons actuellement depuis quatre ans quelqu'un qui se pose des questions et n'a toujours pas pris de décision. En aucun cas nous ne sommes là pour exercer la moindre influence.»

www.epicene.ch